

BERDJOUHI, debout à gauche, parmi les institutrices  
entourant la directrice de l'école Zorian (Philippopolis, vers 1907).



COLLECTION DIASPORALES

*...parce que toute authenticité est un exil.*

Jean Kehayan, L'APATRIE

Jean Ayanian, LE KEMP

Berdj Zeytountsian, L'HOMME LE PLUS TRISTE

Krikor Zohrab, LA VIE COMME ELLE EST

BERDJOUHI

# Jours de cendres à Istanbul

*récit*

TRADUIT DE L'ARMÉNIEN

PAR ARMEN BARSEGHIAN

AVEC LE CONCOURS D'ANNE ET MICHEL BARSEGHIAN

Éditions Parenthèses

BERDJOUHI [1889-1940] est née à Philippopolis (Plovdiv) au sein de la communauté arménienne de Bulgarie. Elle épouse à Istanbul le militant révolutionnaire connu sous le nom de Sarkis Barseghian ou encore de Sarkis de Van ou Chamil [1875-1915].

Ce récit autobiographique relate le combat de cette enseignante et femme de lettres après la disparition de son mari (Ara dans le texte) lors de la rafle du 24 avril 1915 qui a décimé l'élite intellectuelle arménienne et annonce le génocide.

C'est plus de vingt ans après que Berdjouhi reviendra sur ces événements tragiques dans un texte paru en feuilleton à Boston (1938-1939), et repris ici. Elle avait déjà publié un recueil de nouvelles (*Φηρηρηλητ'ύ υβρηγ*, *Après la tempête*, Paris, 1932), toutes marquées par l'expérience de l'exil.

Armen Barseghian [1914-2003], le fils de l'auteur (Norvan dans le texte), en a assuré la traduction française.

**D**e retour d'une visite chez des amis, je m'aperçus que j'avais laissé mon sac à main dans le fiacre. Pour la première fois, nous avions répondu à une invitation en emmenant notre bébé de cinq mois. Comment avais-je pu perdre ce sac auquel je tenais tant ? Était-ce parce que, depuis que j'étais mère, c'était la première fois que je sortais avec mon mari ou bien avais-je été totalement absorbée par mon fils, inhabituel mais si doux fardeau, au point d'en oublier mon sac ? J'en fus profondément attristée. Ce sac de cuir fermait avec deux agrafes identiques joliment travaillées en filigrane d'argent. À l'intérieur se trouvaient une montre en or et mon alliance, devenue trop grande pour mon doigt car, à cette époque, j'avais beaucoup maigri. Et un tout petit cahier doré de miniatures à la couverture incrustée d'un trèfle à quatre feuilles bordé de petits diamants ; à l'intérieur, cette strophe d'un de mes poètes populaires préférés :

« Réserve en ton cœur un coin pur,  
 Refuge pour tes jours douloureux,  
 Afin que, si tu entends le bruit de la tempête,  
 Tu trouves une cachette en ton cœur. »

Ce petit cahier était accroché à la chaîne en or de ma montre, chaîne ancienne que l'on disait de valeur et qui était un don de ma grand-mère.

Au cours de la visite, comme mon fils jouait avec la chaîne et en oubliait de têter, je l'avais retirée de mon cou pour la mettre dans mon sac à main. Celui-ci contenait aussi un peu d'argent, bien peu. Mon sac et les objets de prix qu'il renfermait appartenaient à mon passé. À présent, j'étais pauvre, m'étant mariée à un homme pauvre mais d'une exceptionnelle richesse morale. Dire que je l'aimais me semble en vérité bien réducteur, surtout au sens donné à ce mot aujourd'hui.

La disparition de mon sac m'avait donc attristée, mais j'étais surtout inconsolable de la perte de mon alliance, un bien mince anneau d'or mais qui résumait tout mon présent : mon merveilleux mari, notre enfant chéri, mes efforts victorieux dans la recherche du bonheur... ma nouvelle vie. Au chagrin de cette perte se mêlait

une sourde angoisse : j'avais entendu dire que perdre son alliance était un funeste présage, une porte ouverte aux malheurs, alors que j'espérais avoir enfin atteint le bonheur après tant de difficultés et de souffrances.

Mon mari, qui remarqua mon trouble, tenta de m'apaiser :

« Ma chérie, tu as certainement laissé ton alliance chez nos amis, je vais tout de suite la chercher, calme-toi. »

Une heure passa. Il revint les mains vides. Nos amis n'étaient pas chez eux. Cela me redonna un peu d'espoir et Ara me promit d'y retourner le jour suivant. Le lendemain, hélas, il me fallut bien me résigner. Dès lors, une terreur inexplicable m'envahit. C'est en vain que mon époux essaya de me rassurer en se moquant de moi et en me taquinant. C'est en vain que j'essayai de me convaincre de l'absurdité qu'il y avait à se montrer superstitieuse. Cette angoisse ne me quittait plus.

Je n'étais pas superstitieuse ; la cause de mon angoisse était, en fait, le malaise diffus mais persistant qui régnait alors à Istanbul. Ces derniers temps surtout, l'angoisse stagnait au-dessus de chacun de nous comme une humidité malsaine qui nous pénétrait lentement. J'en étais, plus que tout autre, affectée. L'atmosphère d'Istanbul était pour moi nouvelle, inconnue. Je n'avais jamais vécu en Turquie : j'avais passé mon enfance et mon adolescence dans plusieurs pays libres d'Europe et en dernier lieu à Genève, d'où j'étais partie, mes études à peine achevées, pour venir me marier à Istanbul. Après Genève — où la vie est aussi régulière qu'une horloge suisse — Istanbul m'avait fait l'effet d'une femme belle mais capricieuse, agaçante.

La beauté si particulière de la ville n'était pas sans me fasciner. Qui n'a senti le charme du splendide Bosphore, des îles de nacre disséminées partout dans la mer de Marmara, de la Corne d'Or aux mille feux ? Sur ces lieux, la nature s'était longuement attardée, pour créer une harmonie de couleurs des plus chaudes aux plus délicates. Puis elle y avait ajouté une brise qui berçait et rafraîchissait. Sa fantaisie avait modelé le rivage en infinis contours. On ne pouvait contempler sans émoi les levers et les couchers de soleil où terre et mer s'étreignent dans des couleurs de rêve.

Istanbul était très belle ; mais au-delà de ses merveilles naturelles, il y avait la vie de tous les jours, agitée, impitoyable, qui vous arrachait à vos douces contemplations.

Ce mélange de deux cultures, l'européenne et l'asiatique, était troublant. La femme vêtue à la dernière mode côtoyait le plus naturellement du monde le mendiant sale, couvert de plaies, vêtu de guenilles,

ou bien l'infirmes (qu'ils étaient nombreux, les infirmes!), ou encore le bohémien assis avec nonchalance sur son âne.

On était affecté non pas tant par ce spectacle — pour ma part, je me refuse à attacher plus de prix à celui qui est somptueusement vêtu qu'à celui qui est couvert de haillons — que par la réalité profonde qui transparaisait dans les faits les plus anodins de la vie quotidienne. On aurait dit qu'un souffle sauvage venu des temps les plus reculés frôlait parfois nos nuques, nous faisant frissonner.

II

Il est très probable que pour le touriste européen ou américain qui se rend à Istanbul, ces contrastes paraissent intéressants, voire amusants, mais celui qui demeure dans cette ville finit par se lasser de ces constants heurts de cultures. Et s'il n'est pas natif d'un état démocratique mais appartient à un peuple sans patrie parce qu'il en a été dépossédé par ceux-là même qui sont les maîtres d'Istanbul, son cœur s'épuise et saigne!

Istanbul est la ville des contrastes : on trouve à côté du splendide palais une mesure délabrée, des ordures au bord de la rue bien pavée, d'un côté les journaux étrangers et de l'autre, une atmosphère oppressante pour les esprits, les chants se mêlent aux pleurs, les prières aux crimes...

Telle était Istanbul en temps de paix, mais la guerre venue, la « belle femme capricieuse », atteinte d'une mauvaise maladie, pouvait ressembler à une fée malfaisante qui jetait ses sortilèges.



La guerre faisait rage depuis un an. Les grands pays se déchiraient entre eux. Les temples des arts et des sciences s'écroulaient sous les vagues furieuses de la guerre et des milliers d'années de pensée, de progrès étaient en voie d'anéantissement. L'Allemagne, alliée de la Turquie, menait une guerre acharnée contre les Alliés. Nous, les Arméniens, qui jadis, en temps de graves crises, tournions nos regards vers l'Occident, nous nous sentîmes seuls et abandonnés au moment où surgirent les nuages sombres de la guerre. Si nous ne faisons pas encore l'objet d'une « surveillance spéciale » à Istanbul, nous sentions néanmoins qu'un œil funeste nous fixait.

On ne nous pardonnait pas toutes les barbaries qu'on avait dû nous infliger pour nous arracher notre pays, et d'autant moins que dans le secret de nos cœurs, nous avions l'audace de considérer que ce pays était encore notre patrie.

Les nuits, surtout, étaient pénibles. C'était comme si toute civilisation s'était évanouie avec la lumière et que s'éveillait une force sauvage

lorsque tombait la nuit. Des hurlements terribles déchiraient l'obscurité. Les patrouilles turques se succédaient dans les rues et réveillaient les gens dans le tonnerre de leurs tambours. On apprenait ainsi aux habitants quelle classe avait été appelée pour l'armée, à quelle date et en quel lieu elle devait se présenter.

Avant et après l'annonce, un roulement de tambour, puis cela recommençait devant presque chaque porte. Et lorsque les patrouilles s'étaient éloignées, les cris effroyables reprenaient, peut-être pour jeter la terreur glacée de la guerre dans le cœur de ceux qui portaient et de ceux qui devaient voir partir les êtres aimés.

Tous les soirs, j'avais le sentiment que nous nous réveillerions le lendemain en quelque désert sauvage, que plus rien des belles résidences, des jardins, des paysages merveilleux que nous avons tant admirés dans la journée ne subsisterait, qu'un formidable typhon aurait tout emporté durant la nuit. Et pourtant, tout était comme avant lorsque l'aurore, semblable à toutes les aurores, venait éveiller Istanbul.

Telle était l'atmosphère dans laquelle nous vivions. Voilà pourquoi la perte de mon alliance m'avait tant angoissée. Ce fait insignifiant avait révélé les peurs enfouies dont je n'avais pas clairement pris conscience jusqu'alors. Dès la nuit tombée, l'attente du retour d'Arame jetait dans un incroyable état d'impatience.

Il arrivait avec sa bonne humeur habituelle et je l'accueillais comme si nous avions été séparés depuis des années ou qu'il venait d'échapper à un grand péril.

## II

Mon époux venait de dépasser la trentaine. C'était un homme de constitution robuste, au large front et aux yeux profonds, un visage de prophète antique. Il avait fait ses études supérieures à Genève, puis à Paris. Au lieu d'entreprendre une carrière lucrative, il s'était entièrement voué à la lutte de libération de son peuple.

Je ne puis me rappeler la moindre action, le moindre geste, si insignifiants fussent-ils, qu'il ait accomplis pour son intérêt ou sa satisfaction personnelle. Comme il aimait à le répéter, notre mariage n'était qu'un « heureux malentendu », malentendu dont la responsabilité, je dois l'avouer, m'incombait totalement.

Je l'avais rencontré quelque cinq ans auparavant dans un pays des Balkans. J'étais alors une gamine de seize ans pleine de fougue, une vraie braise ardente, tel était d'ailleurs mon surnom. Tous ces beaux rêves, ces purs élans qui sont le lot des filles de mon âge, je les partageais : je me sacrifierais pour la liberté de mon peuple. J'irais me joindre à des groupes révolutionnaires pour tuer le sultan Hamid. Mais auparavant, je lui aurais jeté à la figure ce que je pensais de toutes les horreurs qu'il avait commises dans mon pays. Je lui aurais demandé de rendre compte du sang innocent qu'il avait versé, ce sang qui lui valait d'être connu dans le monde entier sous le terrible surnom de Sultan Rouge. Je savais comment, en Arménie, dans ce pays qu'on appelle aujourd'hui la Turquie, les sbires du Sultan Rouge avaient ferré un garçon de dix ans sous les yeux de son père pour que celui-ci leur révélât la cachette de ses camarades et l'emplacement d'un dépôt de fusils. Comment un étudiant avait été emprisonné, puis torturé. Les Turcs lui avaient mis des fers rouges sous les aisselles et la plante des pieds pour le faire parler. Jour après jour, on l'avait battu ; on lui avait arraché les dents une à une. Et quand les Turcs se rendirent compte qu'on ne pouvait rien tirer de lui, ils le pendirent pour l'exemple sur la place du marché. Je connaissais ce jeune homme et, tout en sachant que son sort avait été celui de milliers d'autres, j'avais été ébranlée par sa mort tragique.

J'ai honte de rappeler ici ces plans insolites, qu'influencée par mes lectures, j'échafaudais sans cesse dans la fièvre le jour et la nuit dans l'insomnie. Je croyais si fermement qu'ils allaient se réaliser que, dans mon exaltation, il m'arrivait de sangloter.

Notre ville était devenue une sorte de carrefour pour les intellectuels et les militants politiques : ils s'y arrêtaient avant de passer en Turquie, soit pour faciliter leur entrée dans l'Empire ottoman, soit pour établir un contact avec ceux qui s'y trouvaient déjà. Tous ces hommes que j'ai eu le bonheur de connaître m'apportèrent beaucoup, nombre d'entre eux ne devaient plus revenir, mais chacun avait éclairé d'un rayon de son âme le chemin de ma vie à venir, même longtemps après leur disparition.

Lorsque l'homme qui devait devenir mon époux arriva lui aussi dans notre ville, il donna une série de conférences. Je me rendais à ces réunions politiques à l'insu de mes parents dont le patriotisme se limitait à donner un peu d'argent pour la libération de notre peuple. Il m'était absolument interdit d'assister à ces réunions : vu notre rang, il était inconvenant, me disait-on, d'aller m'asseoir à ces assemblées aux côtés d'artisans, de boutiquiers et d'instituteurs, d'autant que j'étais une jeune fille et qu'aucun homme de notre milieu ne songerait jamais à épouser une fille qui fréquentait de telles gens. Mais je réussissais toujours à ruser pour quitter mes parents et j'arrivais à ces réunions parmi les premiers. Je me montrais comme les autres très intéressée par les propos de cet homme. L'interdit de mes parents donnait à mes évasions l'attrait du fruit défendu.

Les discours de mon futur mari devaient décider de mon avenir. Je voyais que tous l'écoutaient dans un silence recueilli tant ses paroles étaient ardentes et sincères. Je ne les écoutais pas, je les buvais comme le voyageur assoiffé boit les eaux glacées d'une source de montagne. Il était beau, non pas de cette beauté fade qui est le lot de beaucoup d'hommes et des femmes en général. Sa beauté venait de la force morale qui illuminait tout son être.

Chaque fois qu'il parlait du sacrifice que chacun de nous devait faire pour la libération de sa patrie, nous sentions que ce n'était pas dans sa bouche de vaines paroles, qu'il était le premier à placer son savoir, sa sagesse et tous ses espoirs sur l'autel de son idéal.

Je le comparais à ces jeunes gens de notre entourage, qui n'aspiraient qu'à faire fortune et ne rêvaient que de plaisirs. Il était enfin là, l'homme qui m'aiderait à mettre à exécution mes exaltants projets. Lui seul pourrait me montrer la voie pour y parvenir. Je ne savais pas hésiter. Je lui écrivis : j'étais prête, lui disais-je, à me charger

des missions les plus dangereuses pour l'idéal qu'il prêchait. Je le suppliais d'avoir foi en moi et de me donner quelque chose à faire, n'importe où, n'importe quand, s'il jugeait que je pouvais être utile.

J'attendis sa réponse avec impatience. En mon for intérieur, je disais déjà adieu à mes parents, à mon père surtout que j'adorais. Pendant les repas, il m'arrivait de fondre soudain en larmes à l'idée que c'était peut-être la dernière fois que je me trouvais à la table familiale et que je ne reverrais peut-être jamais plus mes chers parents — puisque je pouvais fort bien périr au cours d'une mission. Sotte et puérite à pleurer, ma lettre l'était sans aucun doute. J'en rougis encore. Mais mon futur mari, qui avait plus de maturité que son âge ne le laissait supposer, me fit entendre gentiment et sans la moindre ironie, lorsque nous eûmes l'occasion de nous revoir, que ma place était auprès de mes parents et que j'étais trop jeune pour pouvoir entreprendre quelque tâche sérieuse que ce fût. Il me conseilla de beaucoup lire pour me cultiver et m'assura que pour se rendre utile, il n'était point besoin d'aller loin : je pourrais former sur place un groupe de jeunes filles qui apprendraient à lire et à écrire aux illettrés, qui visiteraient les familles indigentes afin de leur enseigner les rudiments de l'hygiène. Et ainsi toute une série de conseils tout aussi fades et sans intérêt. Déçue, je quittai la conférence de mauvaise humeur.

C'était donc cela, ce grand patriote ! Qui n'hésitait pas à prôner à des filles prêtes à tous les sacrifices des occupations dignes de vieilles dames !

Je crois que je pleurai un peu de rage et aussi de honte. Tant de larmes inutilement versées, tant de chagrin à l'idée de partir, de quitter à jamais mes parents, pour en arriver là ! Au prix de quelles difficultés n'avais-je pas préparé mon sac de voyage !

Soit ! Puisque les patriotes ne savaient tirer parti de forces telles que la mienne, puisqu'ils refusaient de m'aider à tuer le Sultan Rouge, je tenterais d'entrer dans son harem. Une belle jeune fille n'était-elle pas choisie chaque année pour le Sultan ? C'est moi sans aucun doute qui serais choisie. Et quand j'aurais allumé la passion du Sultan et qu'il viendrait une nuit dans ma chambre, alors je le tuerais ! Peu importait de mourir ensuite ! Ces patriotes comprendraient enfin ce qu'une jeune fille inexpérimentée pouvait faire ! J'étais furieuse, certes, mais bientôt mon courroux se changea en effarement. Ce jeune homme n'avait rien dit de ma beauté et il ne l'avait sans doute même pas remarquée ! J'avais tellement l'habitude d'en entendre faire l'éloge que son silence me fut aussi désagréable que si on n'avait pas

répondu à mon salut. Puis ce sentiment laissa la place à de l'admiration... et mon admiration devint... mais non, mon admiration ne me quitta jamais plus. Un sentiment de fraternité profonde renforça plus tard l'admiration que je lui portais. Nous nous rencontrions souvent. J'avais, en dépit de mon accès de colère, formé un groupe qui comptait en tout six jeunes filles à peu près du même âge.

Nous l'invitâmes à venir discuter avec nous, à nous aider à organiser notre future ligne d'action et nos itinéraires. Il vint nous voir trois fois par semaine. Il nous parla des femmes européennes et américaines, louant leur rôle, passé et présent, dans la vie de leur pays. La femme arménienne elle aussi avait un grand rôle à jouer ; elle devait s'y préparer car elle n'avait pas encore pris conscience de son importance. Il nous donna la liste des ouvrages à lire et à commenter de manière à nous habituer à exprimer nos idées avec aisance.

Je changeai. Je me mis à travailler sérieusement et appris à penser. Je désespérais mes parents à force de refuser les réunions mondaines — j'étais arrivée à l'âge d'être présentée dans les réceptions et c'était ce moment que les jeunes filles de notre rang social attendaient d'habitude avec impatience.

Notre conférencier se montrait amical et affectueux à notre égard, comme un frère. Nous l'appelions « le moine », satisfaites qu'il en fût ainsi ; une autre attitude de sa part nous aurait déçues. Nous n'aurions pas admis qu'il se comportât en homme du monde, ni pardonné qu'il fît le joli cœur. Nous savions qu'une mission dangereuse l'attendait en Turquie, qu'il ne reviendrait peut-être jamais. Il nous était cher précisément pour cela, mais bien qu'il se fût donné corps et âme à la cause de l'Arménie, il modérait souvent d'un geste notre patriotisme exalté.

« Nous ne devons pas être nationalistes, nous disait-il. Nous devons aimer les autres peuples car tous sont membres de la famille universelle.

— Même les Turcs ? »

Nous étions stupéfaites. Alors de sa voix ferme et tranquille, il répliquait :

« Même les Turcs. Ce n'est pas le peuple qui est coupable, c'est le régime. Notre lutte ne vise que le régime et ses partisans. Tôt ou tard, une entente s'établira entre les Arméniens et les Turcs. »

Si quelqu'un d'autre avait parlé ainsi, nous aurions été déçues. Mais ses paroles étaient empreintes d'une telle conviction, d'une telle force prophétique que nous gardions le silence, quoiqu'à demi convaincues.

Les six jeunes filles de notre groupe étaient toutes amoureuses de lui. C'était en quelque sorte un amour collectif, que nous ne nous cachions nullement. Comme nous n'attendions rien de sa part, nous n'avions aucune raison de nous jalouser.

« Si jamais, nous disions-nous souvent, si jamais il tombait amoureux de l'une d'entre nous, les autres en seraient tout aussi heureuses que l'élue. »

Son amour devait être étrange, immatériel, du jamais vu.

« Il se peut, dis-je un jour, qu'il ait une bien-aimée à l'étranger. Il a vingt-six ans. Il a sûrement rencontré une femme comme lui, belle, cultivée, exceptionnelle. »

Nous soupirions toutes. Nous songions, du reste sans jalousie aucune, à l'être rare qui avait pu mériter l'amour d'un tel homme. Chacune modelait au gré de son imagination une femme idéale.

L'aînée de notre groupe avait dix-sept ans et se piquait d'avoir de l'expérience. Un beau jour, après la conférence, elle me sauta au cou :

« Tu sais, me dit-elle joyeusement, à chaque fois que tu te penches sur ton cahier, il y a quelqu'un qui te regarde plus longuement qu'il n'est nécessaire, même plus qu'il n'est permis, je devrais dire. »

Et, à en croire cette fille si pleine d'expérience, son regard était brûlant mais mélancolique.

« Il y a de l'amour, conclut-elle en battant des mains, il y a de l'amour dans ses yeux, c'est moi qui te le dis ! »

Nous en fûmes heureuses. Au moins un instant, nous avions pu le délivrer de ses soucis ; ce jeune homme triste, nous l'avions arraché à ses écrasantes responsabilités. Aucune parmi nous ne désirait, même pour son propre bonheur, le détourner du chemin qu'il s'était choisi. Il nous suffisait d'avoir pu allumer une étincelle d'ardeur juvénile en cet être aux mœurs monacales. Ah ! Les petites sottes que nous étions ! Notre amie dite expérimentée avait raison. Plusieurs fois, pendant la conférence suivante, je le surpris qui m'observait. Il essayait en vain de détourner la tête lorsque je relevais brusquement les yeux ; je le surprénais toujours. Alors je ressentais, l'espace d'un instant, la chaleur de son regard. Je me sentais devenir aussi écarlate que la crête d'un coq.

J'étais prise d'une envie de rire et de pleurer tout à la fois. Sans bruit, je posai ma plume sur le bureau, je me pris la tête entre les mains et me mis à pleurer en silence. Il ne s'agissait que de regards furtifs, quelques coups d'œil rapides, mais j'étais étourdie de bonheur.

Il ne vint pas le jour suivant, mais nous reçûmes une lettre où il nous annonçait son départ : il viendrait discuter une dernière fois avec nous le lendemain. À l'heure dite, il était là, mais il ne m'adressa aucun regard particulier. Visage sévère, voix ferme. « Le moine » avait recouvré sa maîtrise !

Le cours... puis les mots d'adieu... Il espérait que nous ferions des quantités de choses utiles, que nous réussirions dans nos projets, etc. Nous étions changées en statues. Nous sentions bien qu'il fallait le remercier, lui souhaiter la réussite. Mais qui donc pouvait dire cela ? L'atmosphère devenait peu à peu insoutenable.

« Alors, vous ne voulez pas me dire au revoir ? plaisanta "le moine". Et moi qui pensais que vous étiez des jeunes filles bien élevées, quoique bien espiègles ! Alors ! Vous ne voulez vraiment rien me dire ? »

Notre seule réponse fut d'éclater stupidement en sanglots. Nous l'aimions toutes. Mais notre désespoir aurait été similaire s'il s'était agi d'une femme. Nous ressentions simplement un poignant sentiment d'abandon. Il nous avait arrachées à notre vie de plaisirs mornes et fades. Nous appartenions toutes à des familles plus qu'aisées qui tuaient le temps à manger et à boire, à donner des dîners, des réceptions où il n'était possible que de danser ou de s'ennuyer. Il nous avait ouvert d'immenses horizons que nous ne soupçonnions même pas. Il nous avait fait comprendre qu'il est dans l'univers d'autres richesses que celles dont nous nous flattions.

Le jour de son départ, j'allai le voir dans le modeste hôtel où il logeait — acte impardonnable dans mon milieu. Je devrais plutôt dire qu'aux premières heures du jour le lendemain, après une nuit d'insomnie, je me retrouvai devant sa porte. J'entrai et me figeai comme un coupable. Qu'étais-je donc venue dire à ce jeune homme pâle, qui marchait droit sur la voie qu'il s'était tracée et dont rien ne pourrait le détourner, pas même l'amour ? Désirais-je que pour moi il se détournât de sa route ? Non. Alors, pourquoi étais-je venue ? Je me maudissais et m'apprêtais à rebrousser chemin, lorsque son regard surpris se posa sur moi, m'emplissant d'un indicible bonheur. Un instant, il me regarda, immobile. Puis il s'avança comme si ma venue n'avait rien que de très naturel, me prit les mains et me fit asseoir.

« Vous avez bien fait de venir, me dit-il. J'ai à vous dire certaines choses que... vous comprendrez, j'en suis sûr... malgré votre jeune âge... »

Il se tut. Il ne trouvait plus ses mots. J'avais déjà retrouvé mon calme, voire ma hardiesse :

« Je sais que vous partez pour une mission dangereuse, que vous devez partir. Et je ne voudrais pas vous en empêcher... En ne partant pas, vous ne seriez plus pour moi... ce que vous êtes. Mais vous ne pouvez me laisser comme cela, n'est-ce pas ? J'étouffe ici. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Aidez-moi à m'éloigner, à suivre la voie de votre idéal... même si nous ne devons pas la parcourir ensemble... »

Je le vis pâlir. Je me tus. Comme j'étais bête ! J'avais bouleversé cet homme qui n'avait pas le droit de faiblir.

« Essayez de convaincre vos parents, finit-il par dire, de vous envoyer étudier à l'étranger. Si tout se passe bien, je vous écrirai. En mon absence, contrôlez, analysez vos sentiments et écrivez-moi avec sincérité. Vous me le promettez ? Voyez si vous êtes prête à tout sacrifier pour l'idéal auquel je me suis voué. Pour le moment, ne me faites aucune promesse. Nous nous écrirons plus tard. La vie ménage bien des surprises. Qui sait si nous nous reverrons jamais ? Je ne vous demande que d'être sincère avec moi. »

Nous nous séparâmes sur une ardente poignée de main. En ce temps-là, les baisers étaient infiniment plus rares qu'aujourd'hui, et n'en avaient que plus de prix.



Notre train s'arrête dans plusieurs gares pour laisser passer des convois de troupes, de sorte que nous arrivons à Édirné non pas le lendemain matin mais le surlendemain à l'aube.

Des employés crient :

« Édirné! Édirné! Les voyageurs en provenance d'Istanbul et à destination de l'étranger doivent changer de train. »

Les jeunes mariés et la vieille dame rassemblent leurs affaires et s'apprêtent à descendre. Pour ma part, me souvenant des recommandations de Zaro, je ne veux pas descendre.

« Il faut descendre et prendre le train suivant, me dit le mari. Venez avec nous. Ce train ne va pas plus loin. »

Apparaît alors l'officier qui, durant tout le trajet, a fait sentir sa présence d'une manière ou d'une autre.

« Tous les voyageurs doivent descendre », dit-il en me fixant comme si j'étais « tous les voyageurs ».

La vieille dame est déjà descendue et moi-même, mon fils sur un bras et mes affaires sur l'autre, je descends et reste à côté des jeunes mariés pour attendre le train suivant. L'officier passe et me regarde d'un air ironique. Je reste impassible. Nous sommes arrivés à Édirné et dans trois arrêts, c'est la frontière bulgare. Que peut-il bien faire ?

Et voici notre train qui s'arrête devant nous avec fracas. Les voyageurs se précipitent pour trouver des places assises.

« Attendez un peu ! me dit un policier. Nous allons fouiller vos bagages.

— Mais ils l'ont déjà été à Istanbul, dis-je d'une voix mal assurée.

— Vous êtes restés ici deux heures, vous avez eu largement le temps de mettre dedans des objets dangereux », me répond-il d'un ton sec.

De loin, l'officier nous observe attentivement. Il n'y a pas de doute, c'est lui qui a envoyé le policier.

Si une Arménienne et son fils ne se trouvent pas à l'arrivée, qui va porter plainte ? Auprès de qui ? Des autorités turques ? Les jeunes mariés se tournent vers moi, me regardent avec compassion et s'éloignent.

Un employé siffle pour annoncer le départ. Le train va partir. Je réalise que nous sommes perdus et, dans un effort désespéré, je prends mon fils dans les bras en laissant mes bagages au policier qui les fouille, je m'élançai vers un wagon qui s'ébranle déjà, pose mon fils sur la première marche et, tout en le tenant, je m'accroche à mon tour. Des voyageurs qui regardaient par la fenêtre accourent, ouvrent la portière, prennent mon fils puis me tirent à l'intérieur.

J'entends derrière moi des ordres criés en turc et je me retrouve sur la banquette d'un compartiment.

À bout de souffle, je répète :

« Mon fils ! Mon fils !

— Madame, votre fils est là, il va bien », me dit un homme à l'allure anglo-saxonne. Et il montre Norvan dans les bras d'une voyageuse.

Je continue à répéter :

« Mon fils ! »

Je vois mon fils et j'ai conscience que ce que je dis n'a pas de sens mais je ne parviens pas à dire autre chose que, convulsivement : « Mon fils ! » Je ne sais plus rien dire d'autre. La dame qui le tient le fait asseoir et, ouvrant son sac, elle me tend une bouteille et un verre :

« Buvez, cela vous fera du bien. »

Peu à peu, je me calme. Je voudrais sourire et exprimer ma reconnaissance à mes sauveurs, mais la peur que j'ai éprouvée me secoue encore.

J'ai enfin retrouvé mon calme. Le train file vers les pays libres.

« Pourquoi voyagez-vous toute seule ? me demande la dame en français, presque sur un ton de reproche. Vous connaissez la situation des Arméniens actuellement. »

Je devine la même question dans le regard de l'homme à l'air anglo-saxon.

« Ils ont arrêté mon mari et l'ont déporté dans les provinces. Vous comprenez ? » dis-je d'une voix encore mal assurée.

Ils comprennent. Même les sourds ont entendu ce qui s'est passé dans les provinces turques. Ils se regardent en hochant la tête.

« Fermez les yeux et tâchez de vous reposer, dit l'Anglais, vous n'avez plus aucune raison d'avoir peur. »

Je suis sur le point de m'endormir lorsque la porte s'ouvre bruyamment. C'est le même officier avec le contrôleur de billets. Je pousse un cri et vais m'asseoir dans le coin libre, près de l'Anglais et de mon fils. L'officier, avec une politesse excessive, salue toutes les personnes présentes et dit au contrôleur :

« Voici la dame qui a un billet de troisième classe et qui voyage en première.

— Madame, vous devez payer la différence de prix depuis Istanbul ainsi qu'une amende.

— Cette dame est dans le compartiment depuis Édirné, réplique l'Anglais.

— *Bey effendi* affirme qu'elle a toujours été assise ici, dit le contrôleur en jetant un coup d'œil craintif vers l'officier. Je ne peux pas ne pas le croire. »

Je cherche dans mon sac tout en sachant que je n'ai pas la somme exigée, mais je cherche néanmoins pour gagner du temps. Que vais-je faire ? me dis-je en moi-même. Zaro ne m'a donné que peu d'argent en me disant : « La famille d'Ara en a envoyé pour toi à Sofia, je ne te donne que le strict nécessaire, l'argent est plus utile ici. » Je lève les yeux pour dire que je n'ai pas la somme demandée. Je m'aperçois que l'employé est parti et que l'Anglais ferme son portefeuille et le remet dans sa poche. A-t-il payé pour moi ?

Le contrôleur de billets est parti, mais l'officier est toujours là près de la porte à me regarder d'un air mauvais. Ses yeux n'expriment plus la convoitise mais la rage et la cruauté. Il salue de nouveau ostensiblement.

« Maintenant que cette question est réglée, Madame, je vous annonce que le train va bientôt s'arrêter, vous êtes priée de vous préparer à descendre.

— Mais pourquoi cette dame doit-elle descendre ? demande l'Anglais d'une voix très calme.

— Nous... allons fouiller ses bagages.

— Cette dame a laissé tous ses bagages à la gare d'Édirné. Vous pouvez non seulement les fouiller mais aussi les prendre... », dit l'Anglais avec le même calme.

L'officier reprend :

« *Bey*, cette dame doit descendre au prochain arrêt. Nous avons reçu l'ordre de faire descendre les personnes qui nous paraissent suspectes. Nous sommes en guerre, Madame, veuillez donc vous préparer à descendre. Vous poursuivrez votre voyage avec le train suivant.

— Très bien, dit l'Anglais, toujours calme. Je descendrai également avec cette dame au prochain arrêt.

— Vous allez l'accompagner ? demande l'officier surpris.

— Oui, oui. Cette affaire m'intéresse énormément, répond l'Anglais en souriant. Les femmes dangereuses m'ont toujours intéressé et surtout les enfants dangereux, dit-il presque en riant et il montre mon fils endormi. Voici mon passeport afin que vous sachiez qui va accompagner cette dame. »

L'officier jette un coup d'œil sur le passeport, blêmit mais ne bronche pas. Il me salue et me répète en partant :

« Au prochain arrêt, Madame. »

Après le départ de l'officier, l'Anglais me rassure :

« N'ayez aucune crainte, personne ne viendra vous faire descendre. Il n'osera pas insister en notre présence, nous sommes tous des étrangers dans ce compartiment. »

Personne ne s'approche de moi à l'arrêt suivant ni aux deux autres pour me faire descendre et je suis tirée de ma somnolence par des cris en bulgare :

« Eau, eau fraîche, *bozza*<sup>36</sup>, *bozza* délicieux ! »

36. Boisson fraîche bulgare.

Nous avons franchi la frontière. Loin désormais des chemins de feu, nous étions consumés mais libres !

Je m'approchai de l'Anglais. Je serrai ses mains dans les miennes et sans un mot mais avec une infinie gratitude, je plongeai mes yeux dans ses yeux pénétrants. Il me remit sa carte de visite en me disant de lui écrire si j'avais besoin de lui.

Plus de vingt années se sont écoulées depuis ce jour, j'ai oublié son nom, sa physionomie, mais je me rappelle son regard droit et un peu sévère. Je me rappellerai toujours que mon enfant et moi lui devons la vie. Comme je serais heureuse si ces lignes venaient à tomber sous ses yeux et qu'il sache que pour chaque jour de ma vie, triste ou joyeux, notre rencontre a été l'un des événements qui m'ont redonné foi en l'existence...

Un camarade d'Ara était venu m'accueillir à la gare. Il ne m'avait pas vue depuis quatre ans et il passa à côté de moi en continuant de me chercher.

J'étais devenue méconnaissable...

*Après son passage en Bulgarie, Berdjouhi rejoint Tiflis puis l'Arménie où elle devient membre du Parlement de l'éphémère république indépendante (1918-1922).*